Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 23 (1955)
Heft: 9: Die Schweiz = La Suisse = Switzerland

Artikel: Genève à l'heure américaine
Autor: Montagne, Fabius
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-570586

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

langés où se rencontrent le regret, l'admiration et une envie qui parfois — pourquoi ne pas l'avouer — se traduit davantage que par un simple coup d'oeil. L'homosexuel vieillissant, en revanche, n'a aux yeux de la foule rien qui justifie ses passions. Si l'on arrive maintenant à admettre (et avec quelle difficulté) que des liens d'amour puissent unir deux êtres de même sexe, il faut que ces derniers soient jeunes et bien portants. Passé un certain âge, cette forme d'attachement devient pour la Société franchement répugnante et l'objet d'une réprobation unanime.

Certes, l'homme aux cheveux blancs rencontré dans le voisinage d'édicules publics et qui va jusqu'à entretenir des relations intimes avec des jeunes gens n'est pas un personnage bien respectable. Nous lui préférons (et de combien) celui qui a su et pu se conserver un ami ou qui, privé pour diverses raisons de celui qu'il aimait et se voyant condamner à vivre seul, s'est préparé à l'inévitable et a cultivé en lui les richesses que la Nature lui a accordées. Mais tous les hommes n'ont pas reçu une part égale de richesses intérieures ni la force suffisante de se dominer. Ce qui paraît relativement facile aux uns, les autres ne peuvent l'accomplir. Il en va ainsi chez les hétérosexuels comme chez les homosexuels car ceux-ci ne se distinguent de ceux-là — qu'ils soient jeunes ou vieux — que par le seul objet de leurs passions. Généralement, un hétérosexuel a de la famille, des enfants, avec lesquels il lui arrive de ne pas s'entendre très bien mais qui n'en constituent pas moins pour lui une certitude: celle que la vie continue et que son nom, après sa mort, ne sera pas complètement oublié. Alors que l'homosexuel n'a rien, sinon parfois les souvenirs d'une très belle amitié. Dns la plupart des cas, il est un isolé, privé d'affection et de caresses auxquelles, en vertu de sa nature, il est plus sensible que les autres. Il vit entouré d'un monde qui ne se soucie pas de lui. A cette solitude, à l'angoisse avouée ou subconsciente de la mort s'ajoute (ce que l'hétérosexuel ne connaît pas) le fait d'avoir été, sa vie durant, soupçonné, poursuivi, blâmé et d'avoir été contraint de mener une existence cachée, obscure, comme celle de l'auteur d'un quelconque maléfice. Autant de circonstances qui ne rendent pas la vieillesse d'un homosexuel spécialement enviable!

Evidemment, messieurs les journalistes ignorent ou ne veulent pas savoir tout cela. Ils s'en tiennent à de superficielles enquêtes, qu'ils conduisent avec désinvolture. Car, faisant preuve d'un peu d'humanité, de respect et de pudeur, ils perdraient la faveur de leurs lecteurs. Que deviendrait alors le journal?

Genève à l'heure américaine

Chacun sait que les Américains sont optimistes et gentils de nature. Quand ils parlent de votre ville, c'est toujours pour dire qu'elle est la plus belle «in the world». Rien d'étonnant que la fierté du Genevois croisse en proportion du nombre d'Américains qu'il reçoit. Cette fierté semble n'avoir plus de limites depuis qu'un concert d'éloges a suivi la Conférence des Quatre. Les Américains, en nombre, ont chanté merveille

et le plus flatteur est que les Soviétiques mêmes se sont montrés satisfaits. Escorté d'agents motocyclistes gantés et casqués de blanc, tous les magnats de la diplomatie, passant en trombe dans une impressionnante cohorte de limousines, ont apprécié l'ordonnance du paysage, la propreté des rues — leur propreté au propre et au figuré, bien entendu. Bravo pour Genève! Aussi — car j'aime ma ville natale — aurais-je voulu ne pas cacher ma réprobation au joli petit phénomène de journaliste américain qui dans le concert laissait tomber une note discordante: «Mon pauvre, avouait-il avec son irrésistible accent, comment peux-tu vivre dans une ville pareille? On y languit. Zurich, c'est tout de même autre chose . . . Ah, c'est vrai, ajoutait-il, ici il y a le jet d'eau qu'on peut admirer des heures durant.» Ne sachant jusqu'où m'entraînerait un développement pseudo-psychoanalytique sur le jet d'eau, je me retins de parler de symbole phallique. «Les distractions ne manquent guère . . .» hasardai-je seulement, au moment où nous quittions la Maison de la Presse. Ce fut alors que les ruines de notre Grand-Théâtre vinrent fort mal à propos se profiler dans un ciel d'été qui du rose virait au bleu de nuit . . .

A ma surprise, les alentours des Bastions témoignaient d'une animation inaccoutumée. «Vois ici le lieu où bien des réputations se sont faites et défaites. Quoique placé sous le signe de la Réforme, ce jardin ne le cède en rien au Zappeion de M. Peyrefitte. Il est plus compromettant encore que le Jardin Anglais de non moins protestante rigueur. L'heure est déjà passée pour un honnête homme d'y pénétrer.» Etait-ce de voir mon compagnon si sceptique qui m'égarait dans le pire chauvinisme? La punition ne se fit pas attendre, à laquelle je me prêtai avec une sorte de soulagement: pas l'ombre d'ombres propices parmi les bocages, point de silhouettes furtives — dans un grand branle-bas et sous les regards des badauds, une équipe d'ouvriers procédaient pour les besoins de la Conférence à des essais d'illuminations.

D'un commun accord le lendemain ayant été décrété jour de plage, je fumais nerveusement au balcon pour tromper mon attente. J'habite en face d'un hôtel envahi par les touristes, dont les Américains paraissent former le plus fort contingent. Selon la disposition des fenêtres, des stores, j'aperçois tantôt des bustes, tantôt des abdomens ou des jarrets — rarement un corps entier. A loisir, de mon observatoire, je puis prendre des notes [1], faire des croquis en vue d'un substantiel ouvrage qui relèvera de l'anthropologie et de l'étude comparée des races humaines. Il me souvient que ce jour-là je me laissai charmer par deux pieds nus, juvéniles et racés, qui menaient une sorte de danse sur la moquette d'un étage inférieur. Hélas, le sort, en interrompant ma rêverie, décida que je partirais pour la plage avec pour tout compagnon un câble au texte laconique: *Ne m'attends pas stop reviendrai conférence atome.* —

C'est à son choix entre les plages de Genève que se révèle le connaisseur. Certes, Genève-Plage possède un vaste gazon bien lustré, des fon-

[1] Noté, par exemple, le 27 juillet: L'américain moyen porte caleçon. Demi-long, ce sous-vêtement, qu'il ne quitte jamais lui tient lieu assez curieusement de pyjama.

taines, des jeux nombreux, tous les raffinements aquatiques. Mais, de même que le Parisien, s'il est gourmet, se rend de préférence dans un bistro des Halles plutôt que dans tel grand restaurant surfait ou, s'il est mondain, dans tel coupe-gorge de la rue de Lappe plutôt que chez Maxim, le connaisseur passe son week-end aux populaires bains des Pâquis. Il faudrait une ode en douze chants pour vanter les mérites de Pâquis-Plage, son caractère unique. Propreté, commodité et . . . promiscuité, telle pourrait être la devise de cet éden. Le connaisseur sait que le terme de promiscuité n'a pas toujours le sens désagréable qu'on lui prête. Allongé sur le dos, face aux piscines grouillantes d'où monte un enfantin vacarme, je pensais avec un mélange de malice et de dépit que mon jeune ami américain ne trouverait certainement rien de semblable à Zurich. Allongé sur le côté, je regrettais un moment sa charmante présence. Puis, dans l'attitude du Sphinx, qui est la préférée des habitués de l'endroit, je m'abandonnais à la contemplation. Pour autant que les coudes ne se fatiguent pas trop vite, on peut ainsi s'instruire en s'amusant, se livrer à des dialogues platoniciens sur la beauté des corps, lier des amitiés non moins platoniques. La beauté humaine circule ici sous toutes ses formes au milieu du désordre des hardes suspendues aux crochets de fer. Elle se dévêt avec les mille et un gestes qui vont de la pruderie à la plus franche impudeur. Des parfums de fraîches sueurs viennent caresser votre narine pour faire place parfois à des remugles qui ne troubleront qu'un instant votre plaisir d'esthète. Cela tient du hammam et des souks. Naguère, l'intrigue fleurissait dans ces lieux. Depuis qu'un policier a réussi par son zèle à se hisser au rang des célébrités locales, la prudence est de mise. On ne peut rien cependant contre le jeu des regards.

Un fonctionnaire américain aux allures d'hédoniste, dont j'aime la simplicité [2], cligna de l'oeil dans ma direction. «Le spectacle continue!» cria-t-il, essayant de couvrir de jeunes voix trop perçantes.

«Permanent autant que gratuit!» relançai-je par-dessus quelques corps. —

Fabius Montagne.

---

[2] «Les plaisirs simples sont le dernier refuge des gens compliqués.» (Wilde.)